



N° 81/11 - 24 novembre 1981

"JESUS, FILS DE MARIE, PROPHETE DE L'ISLAM"

par Roger ARNALDEZ

Que les Editions Desclée soient ici remerciées pour avoir accepté bien volontiers de nous autoriser à reproduire in extenso l'Introduction, la Conclusion et l'une des Notices historiques du présent ouvrage (Editions Desclée, 77, rue de Vaugirard - 75006 PARIS).

Tel est le titre du treizième livre qui vient de paraître, chez Desclée, dans la collection "Jésus et Jésus-Christ", que dirige le Père J. DORE. Il s'agit, en effet, d'y entendre à nouveau la lecture que font les Chrétiens et les Chrétiennes du mystère de Jésus-Christ et d'y écouter aussi la voix de ceux et de celles qui se font de Jésus une certaine idée, qui ne rejoint pas forcément celle des disciples de Jésus. Comme dit le Père J. DORE dans sa "Présentation", "s'il est déjà très éclairant de recueillir ce que peuvent dire de Jésus des athées qui portent à l'homme de Nazareth un intérêt "passionné et positif"¹, s'il s'impose que l'on accorde une attention toute particulière à ce que disent du plus célèbre des fils d'Israël des voix autorisées du Judaïsme², on ne saurait manquer de donner la parole aussi à l'Islam... (car) la religion islamique... a accordé à Jésus une place et une importance considérable" (pp. VI-VII).

Tout en présentant l'auteur, le Professeur Roger ARNALDEZ, de Paris IV-Sorbonne, le directeur de la collection se devait de préciser dans quel esprit et selon quelle méthode cette étude est ainsi proposée au public. "La recherche dont les résultats sont ici livrés, disait-il, n'a pas pour but principal d'informer sur la conception que l'Islam se fait du Jésus-Christ de la foi chrétienne... l'originalité de l'étude qu'on va lire ici, c'est qu'elle a cherché à restituer aussi exactement que possible la manière dont les Musulmans ont compris ce que dit de Jésus le Coran lui-même, lu à la lumière de six grands commentaires que R. ARNALDEZ nous garantit "suffisamment représentatifs"... (Celui-ci) met clairement à jour sinon leur méthode, car ils ne semblent pas en avoir une au sens précis de ce terme, du moins leurs procédés... A chaque fois que la chose paraît indiquée, il replace ce qui est dit de Jésus "dans les perspectives islamiques d'ensemble"... Tant et si bien qu'au bout du compte... cet ouvrage présente l'avantage complémentaire d'ouvrir le regard sur l'ensemble des croyances et attitudes religieuses musulmanes en fonction desquelles Jésus se trouve concrètement interprété" (pp. VIII-IX).

¹ Cf., entre autres, le n° 1, Christ ou Prométhée, par J. M. LOCHMAN (La question cruciale du dialogue entre Chrétiens et Marxistes); le n° 3, Jésus : raison et foi, par T. PROPPER (Théologiens et philosophes dans le débat christologique contemporain); le n° 5, Jésus pour les athées, par M. MACHOVEC (Une lecture marxiste de Jésus); le n° 10, Jésus-Christ ou Dionysos, par P. VALADIER (La foi chrétienne en confrontation avec Nietzsche).

² Cf., entre autres, le n° 2, Fils de Joseph ?, par P. LAPIDE (Jésus dans le Judaïsme d'aujourd'hui et d'hier); le n° 4, * Jésus le Juif, par G. VERMES (Les documents évangéliques à l'épreuve d'un historien); le n° 6, L'espérance juive à l'heure de Jésus, par P. GRELOT; le n° 7, Le Messie de la Bible, par H. CAZELLES (Christologie de l'Ancien Testament).

Achevant alors sa présentation, le directeur de la collection peut conclure en disant : "Avec une telle méthode, c'est évidemment à la reconstitution d'un Jésus musulman et rien que musulman, donc non-chrétien, que l'on aboutira... Mais, contrairement à ce que pensent nombre de Chrétiens, un tel Jésus est tellement peu méprisé ou mésestimé par le Coran, qu'il y apparaît à certains points de vue incontestablement supérieur à Mahomet lui-même !" (p. IX). Certes, si "les Musulmans le reconnaissent comme un authentique prophète de l'Islam... , (ils) professent (aussi) qu'un autre prophète, venu après lui, finira par le surclasser définitivement : Mahomet" (p. IX). C'est alors que le Père J. DORE essaie d'expliquer - un peu trop rapidement et légèrement, à notre sens - "le bénéfice que les Chrétiens pourraient retirer d'un dialogue vrai avec un Islam qui leur renvoie de leur fondateur une image qui risque paradoxalement de leur paraître d'autant plus insatisfaisante qu'elle sera plus positive qu'ils ne l'attendaient" (p. X).

Les pages 1-9 sont consacrées à la traduction personnelle, par l'auteur lui-même, des divers versets coraniques concernant Jésus et Marie, selon l'ordre suivant :

2,87 ; 2, 136 ; 2, 253 ; 3,33-55 ; 3, 59 ; 4, 156-159 ; 4, 171-172 ; 5, 46 ; 5, 78 ; 5, 110-117 ; 19, 2-34 ; 23, 50 ; 43, 63 ; 57, 27 ; 61, 6 ; 66, 12. C'est ensuite que l'auteur "introduit" son étude en s'expliquant sur le vocabulaire, sur son projet et sur le titre du livre lui-même. Voici in extenso le texte de cette Introduction (pp. 11-22) :

Le Jésus du Coran.

"Bien que, dans la croyance musulmane, Jésus ne soit qu'un prophète, le Coran parle de lui en des termes très particuliers qu'il n'emploie pas pour les autres messagers de Dieu, fût-ce pour Mohammad qui pourtant clôt les révélations et reçoit le nom de "Sceau des prophètes". Par bien des côtés, Jésus apparaît comme un être unique dans toute la création, ne serait-ce que par le fait qu'il est venu au monde sans avoir de père. Néanmoins, et à coup sûr contre la doctrine chrétienne de la divinité du Christ et de l'Incarnation, de nombreux versets affirment avec force qu'il n'est qu'un prophète et que les prophètes ne sont que des hommes. C'est dire qu'il est une pure créature et que la façon de le créer, pour extraordinaire qu'elle soit, ne lui confère aucun privilège de nature. Adam, qui a été créé du limon de la terre, sans père ni mère, n'est rien de plus qu'un homme. Eve, qui a été créée à partir du corps d'Adam, sans mère, n'est qu'une femme comme les autres femmes. Dieu est la cause première de toute créature, c'est-à-dire la cause réelle. Un être créé n'est pas supérieur à un autre parce qu'il sort directement des mains de Dieu; il n'est pas inférieur, parce que des causes secondes, un mâle et une femelle, un père et une mère, interviennent, dans sa conception, entre Dieu et lui. La présence et l'utilisation des causes secondes, n'introduisent aucune distance entre Dieu, le seul véritable agent, et l'effet de son action.

Mais si aucun homme, donc aucun prophète, ne jouit d'aucune sorte de supériorité de nature, Dieu peut, par son libre choix, distinguer qui Il veut et lui donner un rang qui le met au-dessus des autres. C'est ce qu'on appelle en arabe le *tafdîl*, qu'on pourrait traduire par "valorisation". La racine *fadl* exprime l'idée d'un surplus, d'un excédent; le mot *fādila* signifie la vertu ou la valeur au sens que prend ce terme dans l'expression : un homme de valeur. C'est ce par quoi il se distingue des autres en se plaçant au-dessus d'eux. Mais, selon la conception coranique, cette valeur n'est pas une qualité propre à l'individu, fondée dans la nature ou l'essence de l'être qui la manifeste; elle est le fait du pur vouloir divin et ne repose en rien sur une particularité qui appartiendrait en propre à celui qui est l'objet de cette distinction. Elle est, comme disent les philosophes, une pure dénomination extrinsèque dont la réalité dépend entièrement de la libre volonté de Dieu. De même que Dieu crée tout ce qu'Il veut créer par sa parole : "Sois !", de même on peut dire qu'Il distingue un homme ou un prophète par la parole qu'Il lui adresse pour l'appeler et le charger de sa mission. Cet homme devient alors, de par cette parole, l'Elu de Dieu : Mustafâ.

Que Jésus soit un Elu en ce sens, et qu'il ait été l'objet de distinctions uniques, d'une "valorisation" sans précédent et sans exemple postérieur, c'est certain. Mais en lui-même, il n'est qu'un homme, comme Moïse avant lui, comme Muhammad après lui. Demander pourquoi, après avoir reçu des marques si merveilleuses de la faveur divine, Jésus n'a pas été choisi pour être le sceau des prophètes, c'est ne rien comprendre à la conception musulmane de l'absolue liberté du choix de Dieu. Ce n'est pas parce que Jésus est cet être que Dieu a créé hors de toute commune mesure, qu'il doit en conséquence surpasser tous les autres prophètes et apporter la révélation définitive, la Loi ultime qui abroge toute loi précédemment promulguée par la voix des prophètes antérieurs et qui, elle, ne sera jamais abrogée. La seule chose justement qui "distingue" Muhammad et fait de lui le plus grand des prophètes, c'est qu'il a reçu la mission de prêcher le Coran. Le Coran est le "miracle" (*mu'jiza*) de

Muhammad. Il a été donné à Moïse le pouvoir de confondre les magiciens de Pharaon; il lui a été donné de faire jaillir l'eau du rocher; il a reçu la manne et les caillies dans le désert pour nourrir son peuple; quant à Jésus, avec la permission du Seigneur, il a prouvé sa mission en guérissant les malades et en ressuscitant les morts. Les miracles de Moïse établissent la vérité de son message par ce qui lui a été accordé de puissance sur le monde de la nature; ceux du Christ justifient sa qualité de prophète, par ce que Dieu lui a accordé de puissance sur le monde de la vie et de la mort; mais il n'y a qu'un seul miracle de Muhammad: c'est d'avoir apporté aux hommes le Coran inimitable qui prouve l'authenticité de sa mission par ce que Dieu lui a donné de faveur en le chargeant de prêcher la Révélation définitive qui doit transformer la pensée et les cœurs par l'éloquence de la Parole que rien ni personne ne pourra jamais altérer. La Thora et l'Evangile ont été déformés par les Juifs et les Chrétiens. Le Coran est à l'abri d'une telle détérioration, et c'est lui qui, en rappelant (dhikr) les histoires d'Abraham, de Moïse et de Jésus, rétablira l'exacte vérité de la révélation que chacun d'eux a apportée dans le Livre que Dieu a fait descendre sur lui.

Différents points de vue.

On a déjà beaucoup écrit sur 'Isâ 'bnu Maryam, Jésus fils de Marie, qui est le nom que le Coran donne le plus souvent au Messie. Les historiens et les exégètes non musulmans ont facilement montré que beaucoup d'éléments coraniques, concernant la vie de Jésus, sont inspirés de passages tirés des évangiles apocryphes, Protévangile de Jacques, Evangile du pseudo-Matthieu, Evangile de l'Enfance, etc... En revanche, les correspondances avec les Evangiles que l'Eglise a retenus canoniques, surtout avec l'Evangile de Luc, sont rares et presque toujours lâches. C'est justement en cela que la tradition musulmane affirme que Dieu a, pour ainsi dire, corrigé l'enseignement chrétien altéré : les concordances avec les apocryphes prouvent qu'ils avaient conservé la vérité, et que, par suite, les Chrétiens et l'Eglise ont eu tort de les rejeter. Quant aux modifications que le Coran apporte, ici et là, aux Evangiles canoniques, elles sont des rectifications de ce qu'ils ont faussé. En effet, le Coran est la Parole éternelle et incréée de Dieu; elle transcende l'histoire et ne saurait par conséquent être soumise à ce que nous appelons critique historique. Elle dit la Vérité. Elle la dit précisément parce qu'elle n'est pas exposée aux vicissitudes des choses temporelles. Quant au Coran, qui est incontestablement jeté dans la mêlée humaine, une fois révélé et "descendu" d'auprès de Dieu, Dieu en garantit l'incorruptibilité par la foi vivante et profonde qu'il inspire aux croyants et qui repose essentiellement sur la forte croyance que ce Coran, prêché par le Prophète, l'Envoyé du Dieu unique, est la Parole éternelle et incréée. Par conséquent le véritable Jésus est pour le Musulman celui dont la figure se dégage des versets coraniques où il est question de lui.

Sur ce Jésus, tel que les sourates le présentent, on a à peu près tout dit. Les islamologues occidentaux, chrétiens ou non, ont étudié ce qui en est rapporté dans le Livre, soit du point de vue purement historique, soit du point de vue théologique, de la théologie chrétienne bien entendu. Sur le plan religieux, certains se plaisent à insister sur les ressemblances qu'ils croient trouver avec le Christ des Evangiles; d'autres, au contraire, accentuent les différences. Tout ce qui a été écrit de ces divers points de vue est d'un grand intérêt, et nous y renvoyons.

Ce que nous nous proposons de faire est d'un autre ordre. Quand un non-musulman veut savoir ce qu'est l'Islam, il faut qu'il écoute parler les Musulmans. Il n'a pas à se placer lui-même devant les textes révélés ou inspirés au Prophète, Coran et Hadith. Il n'a pas à les interroger au nom de son propre questionnaire et en tirer ce qu'il croit pouvoir être considéré comme une réponse à ses questions. Cette attitude n'exclut évidemment pas les autres qui ont leur légitimité. Il est normal qu'un Chrétien, surtout s'il pense à un dialogue possible, étudie qsa en pensant à Jésus. Il est normal qu'un savant, un historien ou un sociologue des religions, n'acceptent pas toute faite l'image que l'Islam donne de lui-même; c'est leur travail de l'analyser afin de découvrir ce qui la constitue et comment elle s'est constituée. Cela a été fait et bien fait, encore qu'il soit toujours possible en théologie comme en histoire d'apporter du nouveau.

Notre projet.

Notre projet est tout autre. Les Musulmans, dans leur ensemble, ignorent le Jésus du Christianisme, ou, s'ils le connaissent, c'est à travers des polémiques dont le Coran fournit d'ailleurs l'exemple fondamental. La doctrine chrétienne leur est présentée comme aberrante et intenable : l'idée que Jésus serait le Fils de Dieu est à leurs yeux parfaitement absurde, voire blasphématoire. Il est pour eux évident que Dieu ne saurait avoir d'enfant. On lit dans le Coran (112, 3) : "Il (Dieu) n'a pas

engendré et n'a pas été engendré". Il est également évident que Dieu ne peut être identifié au Messie; en effet il est écrit (5, 17 et 72) : "En vérité, ils sont infidèles ceux qui disent que Dieu est le Messie, fils de Marie". Les Chrétiens répondent qu'ils n'ont jamais soutenu que Dieu est le Christ; mais pour eux le Christ est Dieu. La différence est grande, néanmoins elle ne s'explique qu'en fonction du dogme, voire de la théologie de la Trinité et de l'Incarnation. On comprend que l'Islam n'ait pas à entrer dans ces considérations. Puisque Dieu est absolument un, le Messie, étant de son côté un être défini en son unité individuelle, si on déclare que le Messie est Dieu, il faut admettre que Dieu est le Messie. Que devient alors la transcendance absolue et nécessaire du Dieu unique ?

Toute la christologie chrétienne est donc, au jugement des Musulmans qui en connaissent quelque chose, un tissu d'absurdités, d'invraisemblances et d'inconséquences. Le Jésus du Christianisme n'a par conséquent pour eux aucune consistance réelle. Quant à ceux qui ne connaissent le Christ des Evangiles que de nom, parce que leur Livre leur dit que les Chrétiens se réclament de lui, ils se contentent normalement de ce qu'ils lisent dans le Coran à son sujet.

Dans ces conditions, nous avons pensé qu'en étudiant la figure du Christ telle qu'elle apparaît à travers les versets coraniques, nous devions éviter de traiter un sujet voisin et pourtant très différent, et qui serait : le Christ des Evangiles dans sa représentation musulmane. Nous oublierions au contraire tout ce que la révélation chrétienne dit du Christ, le Jésus du sermon sur la montagne, le Jésus qui vivait au milieu des pêcheurs de la mer de Galilée, le Jésus qui aimait saint Jean, Marthe, Marie et Lazare, le Jésus de la prière eucharistique et du Mont des Oliviers. Tout cet ensemble de traits et bien d'autres sont absents du Coran. Nous ferons comme si, sous un même nom, celui de Jésus, ou en arabe 'Isâ, il s'agissait de deux personnes différentes, n'ayant que ce nom en commun. Nous laisserons se dessiner le portrait du Messie sur un fond purement coranique et islamique et nous parlerons de lui comme d'un prophète de l'Islam, exactement comme si le Coran avait été le premier et le seul Livre révélé qui parle de Lui. Nous ne ferons allusion aux Chrétiens que là où les versets les citent, exactement comme si on ne connaissait les Chrétiens que par ce qu'en dit le Coran. Nous procéderons d'ailleurs en cela comme si nous admettions avec les Musulmans que les récits évangéliques sont falsifiés ainsi que l'enseigne le Livre révélé à Muhammad. Si, à vrai dire, l'accusation générale de tahrîf, déplacement du sens des textes sacrés, frappe surtout les Juifs, il est écrit des Chrétiens (5, 14) : "Nous avons reçu leur alliance et ils ont oublié une part de ce qui leur avait été rappelé (c'est-à-dire de l'Evangile, au singulier). Nous avons donc suscité entre eux l'hostilité et la haine... ". Les divisions des Chrétiens sont donc le signe de leurs erreurs (cf. 2, 253) et prouvent qu'ils n'ont pas gardé fidèlement le message du Christ.

Les commentateurs du Coran.

[Il s'agit, respectivement, de Tabarî (839-923), de Zamakhsharî (1075-1144), de Râzî (1149-1209), de Qurtubî (mort en 1273), des Jalâlayn (Jalâl al-dîn al-Mahallî, continué par Jalâl al-dîn Suyûtî, 1455-1505) et de Haqqî (mort en 1715)].

Pour étudier le Jésus musulman, le Jésus prophète de l'Islam, nous consignerons tout ce que les commentateurs du Coran ont écrit à propos des versets où il est question de lui. Certes, un grand nombre de ces commentaires s'appuient sur des récits qui ne sont pas explicitement dans le texte révélé au Prophète, mais qui peuvent jeter sur lui une certaine lumière : ce sont des récits tirés des Evangiles apocryphes plus ou moins remaniés et adaptés aux exigences d'une exégèse musulmane, ainsi que nous le verrons. Certains de ces récits se contentent d'explicitement les allusions souvent très ramassées du Coran. Certains autres se greffent sur les versets coraniques et se développent pour eux-mêmes, un peu comme des plantes parasites. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit plus ici de la Parole de Dieu, mais de paroles d'hommes qui ne cachent d'ailleurs pas leurs sources. Ces informations, qui relèvent de ce qu'on a appelé d'une manière générale isra'iliyyât, provenaient de Juifs ou de Chrétiens convertis dont le nom est connu. Elles étaient transmises comme les hadîth-s du Prophète, par des transmetteurs, également connus, qui formaient une chaîne ininterrompue, chacun s'appuyant sur ce qu'il tenait de son informateur (c'est la chaîne d'appui, ou isnâd). Le recours à ces informations s'explique par le fait que les versets coraniques sont souvent allusifs. Rarement ils donnent un récit continu et explicite. Seule l'histoire de Joseph, le fils de Jacob, forme un tout suivi, et pour cette raison sans doute, le Coran l'appelle récit, ou histoire contée (qissa). Mais les versets concernant Noé, Abraham, Moïse et d'autres Envoyés des temps anciens, sont dispersés à travers le Livre : il semble que le Coran ne s'attache pas à la suite et à l'ordre temporel des événements, mais qu'il ne retient dans son "rappel" (dhikr) du passé, que les temps forts (awqât) de la vie des prophètes. Les croyants pouvaient donc désirer des détails plus circonstanciés pour redonner à ces notes brèves une épaisseur plus dramatique, par un développement narratif dans le temps d'une histoire (zamân). D'ailleurs le goût des histoires est très

répandu en Orient et l'on sait l'importance qu'ont eue en Islam les conteurs (qussâs). Ainsi l'histoire et la figure de Jésus ont pris vie dans les commentaires. Mais cette vie de Jésus, absente du Coran, est-elle vraiment la vie du Jésus musulman ? Oui et non. Non, dans la mesure où, matériellement, le contenu de ces amplifications est d'origine étrangère et reconnue comme telle. D'ailleurs les commentateurs, après avoir rapporté un ou plusieurs de ces récits à titre d'explication, se gardent de conclure; ils disent souvent que ces façons de voir sont plausibles et parfois mêmes ils mettent un point final à leur exégèse en disant : Allahu a'lam, c'est-à-dire que Dieu seul connaît la vérité. Mais il faut répondre oui, dans la mesure où ce qui est retenu de ces traditions est choisi et adapté à l'explication des textes sacrés conformément à un sentiment profond des exigences de l'Islam. Dans ces conditions il est légitime de les utiliser, puisque, ce faisant, on n'abandonne pas le point de vue des Musulmans sur la personne et l'histoire de Jésus. Remarquons néanmoins que les docteurs modernes du réformisme islamique se déclarent en général très hostiles aux commentaires qui s'appuient sur les isra'iliyyât.

Mais l'œuvre des commentateurs ne se réduit pas à cette "mise en scène" de la vie de Jésus. Beaucoup d'entre eux apportent des précisions intéressantes sur les idées et les valeurs qui se rattachent à ce grand prophète dans la révélation coranique. On se trouve alors en présence des réflexions et des méditations de penseurs qui se sont penchés sur les textes, avec toute la "science" islamique qu'ils avaient acquise : grammaire, hadîth ou traditions du Prophète, principes du Droit, théologie spéculative et mystique. Ces données sont précieuses pour préciser tels et tels traits du Jésus musulman que nous nous proposons de présenter au lecteur.

Les versets concernant Jésus se trouvent épars à travers le Livre. Néanmoins trois sourates se distinguent par un ensemble de versets qui forment, à son sujet, un ensemble continu. Ce sont la sourate 3, La Famille de 'Imrân, la sourate 19, Marie et la sourate 5, la Table. Nous suivrons, verset par verset, ce qu'en disent les principaux commentateurs. Il nous a fallu faire un choix, mais ceux que nous avons retenus nous semblent suffisamment représentatifs, et si notre revue n'est pas exhaustive, le portrait de Jésus qui en ressortira ne manquera pas d'être ressemblant, d'autant plus que tous ces auteurs se répètent souvent et parfois à la lettre. Certains d'entre eux ont des opinions originales que nous signalerons au passage sans nous engager dans l'exposé de leur théologie personnelle, ce qui nous éloignerait de notre propos. Partout où les textes nous y inviteront, nous les replacerons dans les perspectives islamiques d'ensemble, de façon à bien situer 'Îsâ 'bnu Maryam à l'intérieur des croyances et des conceptions musulmanes. C'est ainsi que nous parviendrons à présenter ce qui fait de lui un prophète de l'Islam.

La polémique coranique.

Nous avons signalé que le Coran est, sur le chapitre de Jésus, volontiers polémique. Les dogmes du Christianisme sont fréquemment mis en cause, soit directement, soit indirectement. Les commentateurs prennent plaisir à souligner ces passages et même à les développer théologiquement. La Trinité et l'Incarnation sont les deux principales cibles de ces attaques. Sur la Trinité proprement dite, on ne peut guère citer que le verset (5, 73) : "Ce sont à coup sûr des infidèles ceux qui disent que Dieu est le troisième d'une triade". En réalité, cette formule ne dénonce rien d'autre que la trithéisme : il y a Dieu (Allah) et avec lui deux autres "associés" qui forment ensemble une triade. C'est ce qui explique pourquoi les Musulmans accusent les Chrétiens d'être des "associateurs" (mushrikîn), c'est-à-dire des polythéistes. Mais il faut noter que nulle part le Coran ne distingue la génération du Verbe par le Père et la filiation divine de Jésus, ou, plus exactement, quand il parle de génération, il n'entend jamais par ce mot la génération éternelle du Verbe, mais toujours l'engendrement d'un enfant. C'est en ce sens qu'il est écrit (112, 3) : "Il (Dieu) n'a pas engendré et n'a pas été engendré". Le verbe de l'expression lam valid (Il n'a pas engendré) est de la racine walada d'où vient walad, l'enfant. Le Coran n'emploie qu'une fois le mot "fils" pour parler de la croyance chrétienne : "Les Chrétiens ont dit que le Messie est fils de Dieu (Ibn Allah, 9, 30)". Partout ailleurs, il use du terme walad pour s'opposer non seulement aux Chrétiens, mais à tous les idolâtres qui pensaient que leur dieu avait des filles, ou que les anges étaient les filles de la divinité. Voici quelques versets qui le montrent. "Ce qui est, c'est que Dieu est un dieu unique, exalté soit-il en sa Gloire ! bien loin d'avoir un enfant (walad)" (4, 171). La glorification de Dieu par la formule coranique subhânahu ! vise à l'exalter dans sa transcendance absolue quine permet pas qu'on lui attribue un enfant. "Il ne convient pas à Dieu de prendre pour Lui un enfant; Gloire à Lui !" (19, 35). De nombreux autres versets disent la même chose. Partout on trouve le mot walad, l'enfant. R. BLACHERE le traduit d'ailleurs comme un collectif et en conclut que ces versets ne visent pas seulement les Chrétiens, mais tous les polythéistes qui donnaient une progéniture à leur dieu. Par conséquent, lorsque le Coran enseigne que Dieu n'a pas engendré, ce n'est pas à la Trinité, à la génération du Verbe, qu'il s'attaque, mais à doctrine qui fait de Jésus le fils de

Dieu. D'ailleurs le verbe ittakhadha qui signifie "prendre pour soi, se choisir", ne peut exprimer l'idée d'une génération éternelle. Il faut en conclure que l'idée même de la Trinité est absente du Coran. Le mot tathrith que les Chrétiens arabes emploient pour exprimer leur dogme trinitaire, n'est pas coranique. "Croyez en Dieu et en ses Envoyés, et ne dites pas trois" (4, 171). Rien de plus ! Jamais il n'est question des personnes et le terme de uqnûm, d'origine syriaque, n'a d'usage que dans la théologie chrétienne et, par imitation, dans la controverse musulmane postérieure. Souvent même, on trouve sous la plume des docteurs de l'Islam, dans leurs polémiques, les expressions "trois choses" (ashyâ) ou "trois individus" (ashkhâs) qui impliquent inévitablement l'existence, non d'un Dieu en trois personnes, mais de trois dieux. Les textes du Coran ne mettent jamais la filiation divine de Jésus en relation avec la Trinité. Si, très souvent, ils nient que Jésus soit fils de Dieu, ils n'envisagent pas la croyance selon laquelle il serait lui-même Dieu, mise à part une simple allusion, au verset (5, 116) : "Quand Dieu dit : O Jésus, fils de Marie, est-ce toi qui as dit aux hommes : prenez-moi, moi et ma mère, comme deux dieux en dehors de Dieu ?, Jésus répondit : Gloire à Toi ! Il ne m'appartient pas de dire ce à quoi je n'ai aucun droit". Plus net encore est le verset (6,101) sur la façon de voir qui caractérise l'Islam : "Créateur primordial (badî) des cieux et de la terre, comment aurait-Il un enfant (ou des enfants, si on prend walad comme collectif), alors qu'Il n'a pas de compagne (sâhiba) et qu'Il a créé toutes choses ?". Nous n'avons pas ici à mettre la doctrine chrétienne en opposition avec cet enseignement coranique. Mais il était important de faire voir en quoi consiste cet arrière-fond polémique sur lequel vont se détacher les traits du Jésus, prophète de l'Islam.

Notre titre.

On s'étonnera peut-être que nous parlions de Jésus prophète de l'Islam. Cette expression peut recevoir deux sens, et elle est recevable dans l'un et dans l'autre. Au sens large du mot islâm, tous les prophètes dont le Coran rappelle la mission ont fait profession d'islâm, c'est-à-dire de soumission à Dieu confessé comme Dieu unique. C'est ainsi qu'Abraham est déclaré musulman (3, 67). En un autre sens, Jésus s'inscrit dans la suite des prophètes que reconnaît l'Islam. Il rappelle les révélations antérieures et annonce celle qui descendra sur Muhammad. Il possède tous les caractères que l'Islam reconnaît aux prophètes et il n'en a pas d'autres que ceux-là".



Le livre développe, à la suite de cette Introduction, ses dix chapitres successifs : ils représentent, à tour de rôle, les "moments" ou les "problèmes" les plus importants d'une biographie coranique de Jésus, Fils de Marie. En voici le plan général :

- Ch. 1 - L'élection de la Famille de 'Imrân (pp. 23-32), Ch. 2 - Problèmes de la généalogie de Jésus (pp. 33-38),
- Ch. 3 - Marie, mère de Jésus (pp. 39-59) : naissance de Marie, enfance de Marie,
- Ch. 4 - Zacharie et Jean (pp. 61-73),
- Ch. 5 - La salutation angélique, l'annonce faite à Marie, la nativité (pp. 75-119),
- Ch. 6 - L'enfance de Jésus (pp. 121-141),
- Ch. 7 - Le message du Christ et sa vie publique (pp. 143-185) : le message, la vie publique de Jésus, la table garnie,
- Ch. 8 - L'élévation de Jésus au ciel (pp. 187-204),
- Ch. 9 - Jésus et la fin des temps (pp. 205-210),
- Ch. 10 - Jésus dans la mystique musulmane (pp. 211-220).

Le livre s'achève enfin avec une Conclusion (pp. 221-225), ici reproduite in extenso, trois Notices historiques (pp. 227-235), un Index des termes techniques (pp. 237-241), un Index des noms propres de personnes (pp. 243-253) et une Bibliographie (pp. 253-254).

CONCLUSION.

"On parle beaucoup aujourd'hui de dialogue islamo-chrétien. Rien n'est plus souhaitable. Mais il faut bien comprendre quelles en sont les limites, et, à l'intérieur de ces limites, dans quel domaine il peut se développer et s'épanouir.

Les Chrétiens sont certainement très profondément touchés par ce que plusieurs versets disent de Jésus et de sa Mère. Mais ils risquent de l'interpréter en un sens trop chrétien. Qu'ils ne s'y trompent pas : tous les commentaires, quels qu'ils soient et quels que soient les matériaux qu'ils utilisent, convergent, à travers leurs différences, pour nous convaincre que le Jésus du Coran est un prophète de l'Islam. Que faut-il entendre par là ? Qu'il n'est pas le Christ des Evangiles plus ou moins retouché. Il est entièrement musulman et parfaitement intégré dans la conception d'ensemble que l'Islam se fait de la prophétie et des prophètes. Il entre dans le concret des Envoyés dont le Coran relate l'histoire. Dieu établit entre eux, nous l'avons vu, des différences de degrés selon qu'Il le veut. Mais cela mis à part, tous les traits essentiels de la figure de Jésus peuvent se retrouver soit en Abraham, soit en Moïse, soit en Muhammad.

La plupart des versets qui parlent de Jésus sont des mises au point de la vérité qui le concerne, par opposition aux croyances outrancières du Christianisme, et nous avons vu que les commentateurs, de leur côté, ne manquent pas d'accentuer cette opposition. Ils pensent que les Chrétiens professent un amour excessif pour la personne de Jésus et que c'est cette démesure qui les a conduits à le considérer comme le Fils de Dieu. Mais le Jésus du Coran condamne lui-même ces croyances. Il est écrit que Dieu demanda au fils de Marie si c'était lui qui avait dit aux hommes de le prendre lui et sa Mère comme deux divinités. Jésus répondit (5, 116) : "Je ne leur ai dit que ce que Tu m'as ordonné de dire : adorez Dieu, mon Seigneur et le vôtre". Sans doute pourrait-on répliquer que Jésus n'a jamais dit à la lettre qu'il fallait le prendre comme Dieu, et moins encore sa Mère. Mais les Chrétiens l'adorent et rendent un culte à Marie. Dans l'Evangile, Pierre et les disciples confessent qu'il est le Fils de Dieu (Matthieu, 14, 33; 16, 16; Jean, 6, 69). Au moment du miracle de la marche sur les eaux, les pêcheurs qui étaient dans la barque l'adorèrent (ibid. 14, 33) et de même l'aveugle-né, après sa guérison (Jean, 9, 38). Le Jésus des Evangiles ne proteste pas et les laisse faire. Le Jésus du Coran atteste devant Dieu qu'il a appelé les hommes à n'adorer qu'un seul et unique Seigneur. Or le Coran, étant la Parole éternelle et incréée de Dieu, confond par ce verset (5, 116) les Chrétiens et leurs docteurs. Aucune argumentation humaine, aucun texte humain (et les Evangiles sont oeuvres d'hommes) ne peuvent prévaloir, face à cette Parole divine. Par suite, pour un Chrétien, discuter avec un Musulman, c'est un peu discuter contre Dieu Lui-même. Or on ne discute pas avec Dieu. Il est écrit (40, 4) : "Ne discutent sur les signes de Dieu que ceux qui sont infidèles".

En revanche, nous avons vu que la spiritualité de Jésus, non seulement du Jésus du Coran et des commentaires, mais de celui des Evangiles, est comme un bien commun pour les Chrétiens et les Musulmans. Sur ce point on peut dire que le Coran, surtout dans son interprétation mystique, garantit les valeurs spirituelles évangéliques de même qu'inversement, les textes des Evangiles jettent une lumière vive sur les versets coraniques qui inspirent le soufisme. Il en résulte que ce Jésus, prophète de l'amour de Dieu, de Sa bonté et de Sa miséricorde envers les hommes, prophète de la charité que le Coran appelle bienfaisance (ihsân), sceau de la sainteté, est un modèle à la fois pour les Chrétiens et pour ceux des Musulmans qui ne considèrent pas la Loi comme une fin en soi et qui, au-delà de la Loi, voient se profiler la Voie conduisant à la Réalité : Sharî'a, Tarîqa, Haqîqa. En un mot, un dialogue est possible autour de la personnalité humaine du Christ avec les Musulmans qui croient qu'il y a une sainteté des Amis de Dieu dans le prolongement de la Prophétie, une walâya dans le prolongement de la nubuwwa.

En effet, de même qu'il n'est pas indispensable de croire en Dieu pour vivre moralement, et même il n'est pas nécessaire d'adhérer à telle ou telle vérité théologique pour faire entrer dans sa vie d'authentiques valeurs religieuses. Par suite, bien que le Christ des Evangiles soit, du point de vue dogmatique, totalement différent du Christ du Coran et des commentaires, il se trouve que le Jésus de l'Islam, tel que nous l'avons vu se dessiner, peut inspirer aux Musulmans un culte de l'amour de Dieu et des hommes au moins analogue à celui que doit inspirer aux Chrétiens le Jésus du Christianisme.

C'est à cela que se borne le rapprochement, et c'est déjà beaucoup. Sur le plan de la vie d'ici-bas, de ses problèmes humains, de ses exigences qui sont les mêmes pour tous les hommes, il peut se

créer une sorte de concert spirituel entre Chrétiens et Musulmans, un concours précieux, une coopération animée par des idéaux très voisins. Le dialogue peut se développer dans le sens d'une concertation pour tenter de résoudre les difficultés que notre monde moderne suscite à l'homme religieux. Néanmoins, même à l'intérieur de ces limites, les oppositions ne manqueront pas, car, pour le croyant musulman, dans la vie d'ici-bas, c'est la Loi de Muhammad qui doit régner, et cette Loi, les chrétiens ne la reconnaissent pas. Pour eux, c'est au contraire la Loi d'Amour qui, dès cette terre, doit unir les hommes, et cette Loi d'Amour n'est pas un ensemble de préceptes, excellents sans doute, mais extrinsèques; elle est la réalité d'une Personne vivante, le Christ des Evangiles et non pas celui du Coran. Dans la perspective qui est celle des Chrétiens, toute Loi, en tant que telle, sera abrogée. Seule demeurera éternellement la Loi d'Amour qui "accomplit" toutes les Lois, parce qu'elle est fondée dans la nature même de Dieu. Ils ne peuvent donc pas concevoir que le Christ prie jamais derrière Muhammad, car la Loi d'Amour ne saurait être soumise à aucune autre Loi. Elle suffit et se suffit.

Certains mystiques musulmans, rares il est vrai, ont pensé que, parvenu à un certain niveau spirituel, celui qui chemine sur la voie mystique n'a plus à observer la Loi. Ils ont été évidemment condamnés. Nous retrouvons donc cette constante tension que l'Islam porte en lui, entre le légalisme et le soufisme. On comprend la défiance que tout mysticisme inspire aux docteurs de la Loi, et, par suite, leur opposition foncière au Christianisme, non seulement au Christianisme de la Trinité et de l'Incarnation, mais au Christianisme essentiellement considéré comme religion de l'Amour, comme religion sans Loi. Le rejet du Christianisme résulte de la mime tendance profonde qui rejette la mystique. Aussi rien n'est-il plus suspect, aux yeux de ces docteurs, qu'un Chrétien qui s'intéresse aux soufis et au soufisme.

C'est pourquoi, bien qu'il y ait en Islam un Jésus porteur de valeurs spirituelles, il ne faut pas s'attendre à ce qu'un dialogue avec les Chrétiens soit bien accueilli par ces docteurs de la Loi ('ulamâ'). Légalistes par définition, ils sont persuadés que le vrai Dieu est, dans sa transcendance, bien au-delà de tout amour; que Jésus est son serviteur, envoyé aux hommes pour leur apporter une Loi qui confirme, en un sens, celle de Moïse, et annonce celle de Muhammad qui les abrogera toutes les deux, ne gardant d'elles que leur témoignage, tel que le Coran le rappelle, en faveur de la vérité de l'Islam.

Mais les légalistes représentent-ils l'Islam authentique? Ce n'est pas à nous, mais aux musulmans eux-mêmes d'en juger. La seule chose certaine, c'est que, pour qui se borne à étudier les textes, le patrimoine culturel et religieux de l'Islam renferme beaucoup plus que les oeuvres des purs juristes. Or les mystiques n'ont-ils pas, au fond, compris qu'une Loi n'a de sens que pour des hommes qui vivent en ce monde, qu'elle n'est, comme le dit le Coran lui-même, qu'un guide qui dirige (hudâ) sur une voie où l'humanité doit cheminer, et par conséquent, qu'elle n'est pas une fin en soi ? Les élus du paradis observeront-ils encore la Loi de Muhammad, après la fin des temps ? On peut certes le penser, bien que ce soit difficile. Mais on peut aussi croire que la Loi du séjour éternel sera la Loi d'Amour. Tout ce qu'on peut conclure, c'est que l'existence du témoignage des mystiques musulmans est la preuve que l'Islam, tel qu'ils l'ont vécu, n'exclut pas cette perspective".



Maurice Borrmans

C'est sur cet ensemble d'interrogations et de perspectives que le Pr. R. ARNALDEZ laisse son lecteur, après lui avoir retracé une biographie dûment "commentée" du Jésus coranique : ce faisant, il semble bien être resté fidèle au projet qu'il s'était fixé dans l'Introduction, après en avoir rappelé les conséquences essentielles dans sa Conclusion. Il y a loin, semble-t-il, au terme de cette présentation, entre Jésus, Fils de Marie, Prophète de l'Islam, qui est appelé 'Isâ dans la langue arabe du Coran, et entre Jésus-Christ, Fils de Dieu, Verbe incarné et Sauveur des hommes, que les Chrétiens arabes appellent Yasû' conformément à son original hébreu ("Tu (lui) donneras le nom de Jésus : car c' est lui qui sauvera son peuple de ses péchés", Mt, 1, 21).

Le mérite de l'auteur est d'avoir su présenter au lecteur, en recourant constamment aux divers commentaires ici utilisés, quelle est la méthode et quels sont les centres d'intérêt des éminents penseurs de l'Islam qui les ont rédigés. Ils se sont effectivement posé beaucoup de questions sur les textes coraniques ayant trait à Jésus et à Marie, et ils ont su déployer - dans leurs réponses - toutes les qualités que requiert une intelligence en quête d'une logique interne pour la "lecture organique de ces textes". Il est intéressant de noter qu'ils ont su interroger bien des Chrétiens et des Musulmans sur ces questions, tout comme ils ont recueilli et rassemblé nombre de renseignements et d'anecdotes pour mieux éclairer le sens du texte lui-même. Il est d'autant plus surprenant de constater que tous, quelles

que soient leur époque, leur information et leur culture, semblent avoir ignoré les réalités essentielles du Christianisme alors qu'ils en ont rapporté mille aspects qui demeurent, pour les Chrétiens, très secondaires, voire marginaux et apocryphes. Leurs informateurs chrétiens auraient-ils à ce point été silencieux qu'ils se devaient alors de tout ignorer du baptême de Jésus et de sa prédication (les Béatitudes), du premier repas eucharistique (à propos de la "table bien servie") et des souffrances de l'agonie, de Pâques et de la Pentecôte ? Et si, par contre, ils ont été dament informés de ces réalités essentielles (qui sont si manifestes pour qui fréquente les Chrétiens et les interroge sur leur liturgie), pourquoi les ont-ils alors passé sous silence et n'y font-ils que de très rares allusions, et encore ?

Comme on le voit, la lecture du livre du Pr. R. ARNALDEZ pose plus d'une question au Chrétien qui s'interroge sur le degré exact d'information réciproque que les disciples de Jésus et les hommes de l'Islam ont eu, historiquement, de la foi des uns et des autres. Car, alors, qu'en est-il aujourd'hui et que peut-on s'y dire ? C'est donc toute l'histoire des rapports entre Chrétiens et Musulmans, au cours des âges, qu'il faudrait ici reprendre. Heureusement, l'auteur nous en fait un rapide exposé où certaines explications sont, par lui, proposées. Elles devraient intéresser le lecteur et. c'est pourquoi on en reproduit ici les pages principales (pp. 228-234) :

Rapports historiques entre les Musulmans et les Chrétiens.

"Il faut rappeler que les premiers Musulmans ont fait une première hégire en Abyssinie d'où ils ont rapporté et des connaissances et des légendes sur lesquelles ils ont par la suite forgé des récits plus ou moins fabuleux. Plus tard, en Arabie même, Muhammad fut en rapport avec les Chrétiens du Najrân auxquels il proposa une ordalie. Qu'étaient ces Chrétiens ? On peut penser qu'ils étaient marqués par le monophysisme, sans pouvoir en conclure qu'ils avaient sur ce point une formation théologique solide. Enfin, il semble que, très tôt, les Musulmans furent en rapport avec le royaume arabe des Ghassânides, qui, tout en étant les alliés de Byzance, avaient gardé un attachement profond à leur qualité d'Arabes. Ils étaient chrétiens monophysites : c'est grâce à l'action de leur roi al-Hârith b. Jabala que l'église monophysite ressuscita après s'être désagrégée sous l'empereur Justin 1er (518-527 A. D.). Muhammad eut certainement des contacts avec des Chrétiens dès qu'il se mit à voyager pour le commerce de Khadija. Des légendes sur les conversations qu'il eut avec des moines chrétiens, sans être très instructives, restent du moins, semble-t-il, un témoignage de ces rapports. Quoi qu'il en soit, le Coran fait de nombreuses allusions à des contacts pris avec des Chrétiens, et il évoque souvent une politique adoptée à tel ou tel moment vis-à-vis de leur communauté. On consultera sur ce point le chapitre de M. WATT, intitulé : L'Islam et le Christianisme, dans son livre : Mahomet à Médine.

Plus tard, les relations avec les Chrétiens furent d'un autre ordre. Il s'agit surtout de ceux qui, après la conquête, furent englobés à titre de "protégés" (dhimmi) dans le monde musulman. Ils avaient pu, à titre de détenteurs de l'Écriture, ou "Gens du Livre" (ahl al-kitâb), conserver leur religion et leur statut personnel. Peut-on dire que leur présence au milieu du Dâr al-Islâm permit aux penseurs musulmans d'avoir des informations précises sur la doctrine chrétienne ? Il ne semble pas.

D'abord, on peut noter que la première école théologique musulmane fut dans une large mesure influencée par une réaction contre le Christianisme. Il s'agit des mutazilites. Sans doute serait-il exagéré, et de beaucoup, de prétendre qu'elle se définit uniquement par cette réaction. Ses origines sont internes: il s'agissait de savoir comment il fallait juger des Musulmans qui s'étaient entretués au moment de la fitna, c'est-à-dire de la guerre qui opposa le calife 'Alî et le gouverneur de Syrie, Mu'âwiya, qui devait fonder le califat umayyade de Damas. La question de la foi et des œuvres se posait, et dans son prolongement, celle de la prédestination et de la liberté humaine. Les Pères de l'Eglise grecque, avec Jean DAMASCENE (+ 749 A. D.) qui s'appelait Yahyâ 1-Mansûr, insistaient sur la liberté humaine. Il est possible que les mutazilites aient été touchés par cette doctrine. En tout cas, ils professent que Dieu ne fait que le bien, et que le mal a son origine dans la liberté de l'homme. Cela les amène à donner à la raison une certaine valeur : par elle, nous savons ce qu'est le bien; par notre liberté, nous pouvons choisir le mal. Dieu, souverainement juste, punit les coupables et récompense les fidèles qui, par un choix raisonnable, obéissent aux commandements de la Loi. Mais si cette doctrine, qui devait se heurter à une vive opposition à l'intérieur de l'Islam, a vraiment été inspirée, ne serait-ce qu'en partie, par le point de vue des Chrétiens, il semble que les mutazilites aient voulu s'en distinguer en contrepartie, par l'insistance qu'ils ont mise à défendre le dogme de l'absolue unité et unicité de Dieu (tawhîd). En effet, ils ont soutenu que les attributs de Dieu se réduisent à l'essence, et ils disaient que Dieu n'est pas omniscient par Sa science, mais par Son essence, et ainsi de suite. Cela est important, parce que les Chrétiens, dans leurs controverses avec l'Islam, tentaient d'expliquer, ou de faire comprendre la Trinité en se fondant sur les attributs : par exemple, le Père était la Puissance, le Fils, la Science; l'Esprit Saint, la vie. En réduisant les attributs à l'essence divine, cette

argumentation devenait impossible. C'est d'ailleurs presque certainement pour éviter de tomber dans une conception chrétienne, que les mutazilites ont soutenu que le Coran était créé. En effet, s'il est éternel et incréé, comme il est la Parole de Dieu, il y aura en Dieu, coexistant avec Lui de toute éternité, un Verbe, et cela c'est du shirk, le fait d'associer au Dieu unique un être qui n'est pas lui. C'est d'ailleurs là exactement l'argumentation qu'emploie le calife al-Ma'mûn, dans une lettre qu'il écrivit aux gouverneurs et aux savants pour défendre la doctrine mu'tazilite dont il fit le dogme officiel.

Il y eut une réaction à la fois politique et théologique contre les mu'tazilites. Abû' l-Hasan al-Ash'arî se détacha de ses maîtres et devint le fondateur de l'école ash'arite. C'est une doctrine de juste milieu (iqtisâd) qui tente d'éviter de tomber dans un littéralisme excessif autant que dans un "rationalisme" jugé également excessif. Elle eut de grands représentants : le plus illustre est Ghazâlî. L'un de ses docteurs, al-Bâqillânî, dans son livre intitulé Kitâb al-Tamhîd, consacre un long chapitre à la réfutation du Christianisme. Les ash'arites admettaient l'existence des attributs, disant d'eux qu'ils ne sont pas Dieu, mais qu'ils ne sont pas autre chose que Dieu. De ce point de vue l'école semblait devoir être plus vulnérable devant les entreprises de l'apologétique chrétienne. Aussi, Bâqillânî emploie-t-il un autre argument. Dieu n'a pas seulement trois attributs. Si dont les personnes de la Trinité étaient des attributs, il n'y aurait aucune raison de les limiter à trois; il y en aurait autant qu'il y a d'attributs.

D'ailleurs les Musulmans ne savent comment traduire en arabe l'idée de "personnes". Ils emploient le terme syriaque uqnûm, mais comme simple citation dans l'exposé des thèses chrétiennes, sans en comprendre le sens, ce qui d'ailleurs n'était pas facile. Aussi, quand ils parlent des personnes de la Trinité, ils emploient le mot arabe shakhs, au pluriel ashkhâs, qui a fini par prendre en arabe moderne le sens de personne, mais qui à cette époque signifiait toute réalité individuelle. Parfois même, ils allaient plus loin, et ils utilisaient le mot shay', au pluriel ashyâ', qui signifie chose. Il est donc évident qu'après cela, il leur était difficile de ne pas voir dans les trois personnes trois êtres individuels distincts, trois choses, ce que par avance le Coran leur enseignait : Ils ont dit trois.

Les relations avec les Chrétiens nestoriens furent beaucoup plus étroites. Au IX^e et au X^e siècles A. D. , les penseurs nestoriens, nombreux en 'Irâq, ont des relations suivies avec les Musulmans. C'est par eux, en particulier, que la pensée grecque pénètre dans le monde islamique. Le grand philosophe Fârâbî eut pour maître un Chrétien nestorien Yuhannâ b. Haylân. Le grand Abû Hayyân al-Tawhîdî nous a conservé la narration de séances au cours desquelles des Chrétiens, comme Yahyâ b. 'Adî ou Mattâ b. Yûnus, discutaient avec des savants musulmans, des hommes de religion et des hommes de lettres. Il est intéressant de noter que beaucoup d'idées chrétiennes pénètrent dans ce cercle de personnages importants dans l'histoire de la pensée islamique; elles furent totalement assimilées, mais parfaitement détachées de leur milieu et de leur contexte originels. Ainsi, une formule trinitaire, une des meilleures peut-être pour exprimer le mystère d'un seul Dieu en trois personnes, se retrouve sous ses deux formes chez Fârâbî. La voici sous sa première forme : celui qui intelli^{ge} est identique à ce qui est intelligé et identique à l'intellect (al-'âqil, al-ma'qûl, al-'aqil); trois relations qui s'identifient dans un être unique, l'Etre Premier (al-Awwal). Et la voici maintenant sous sa seconde forme, plus intéressante encore que la première : Celui qui aime est identique à celui qui est aimé qui est identique à l'amour (al-'âshiq al-ma'shûq al-'ishq). Mais Fârâbî n'y voit qu'une formule de type néoplatonicien qui n'a d'autre objet que de marquer l'absolue différence qui sépare le Dieu absolument transcendant de l'être composé qu'est l'homme. D'une façon générale, on peut dire qu'avec un instinct très sûr, un penseur musulman élimine tout ce qui n'est pas conforme à l'esprit du dogme coranique et résiste à l'assimilation.

On peut donc affirmer que jamais les docteurs de l'Islam, même placés dans les meilleures conditions, comme ce fut le cas en 'Irâq au X^e siècle en particulier, n'ont réussi à comprendre les dogmes chrétiens. Il faut d'ailleurs avouer que ce n'était pas facile et qu'ils pouvaient être rebutés par le fait qu'ils se trouvaient en présence de systèmes théologiques, œuvres de théologiens, et non de la Parole de Dieu telle qu'ils la trouvent dans le Coran. Aussi n'ont-ils pas jugé bon de faire beaucoup d'efforts, et ils ont estimé que le plus sûr pour eux était de s'en tenir à l'enseignement coranique.

Cela explique pourquoi, dès les premiers siècles de l'hégire, les penseurs musulmans ont tiré de leur Livre sacré une figure de Jésus, prophète de l' Islam, ce qui n'a pas varié au cours des siècles.

Remarquons pour terminer que l'Islam sunnite a développé une mentalité religieuse qui est différente de la mentalité chrétienne et qui s'est de plus en plus affirmée dans sa différence, en raison de circonstances historiques, depuis les croisades jusqu'à la colonisation. Les sunnites pensent que leur foi unit parfaitement le ciel et la terre, la vie d'ici-bas (duniâ) et la vie de l'au-delà (âkhira). On pourrait résumer leur conviction en disant que s'il ne faut pas "vendre", comme le dit le Coran, la vie dernière pour recevoir le vil prix des jouissances d'ici-bas, il ne faut pas davantage sacrifier les choses de ce

monde aux choses de l'autre monde. Il faut conserver un équilibre que justement la Loi coranique apporte aux hommes. De ce point de vue, le Christianisme est considéré comme une doctrine qui rompt délibérément un ordre voulu par Dieu. Les abus de l'ascèse sont dénoncés; le détachement total des réalités de la vie terrestre et la négligence de leurs impératifs, le culte de la souffrance rédemptrice, sont ressentis comme de profonds errements. Le culte de la croix est par conséquent une abomination, comme il l'a d'ailleurs été pour bien d'autres hommes. On comprend combien il faut s'en tenir au Coran qui nie la crucifixion. Le Christ souffrant ne saurait être celui de l'Islam sunnite. Mais le shîisme pourrait avoir plus de compréhension pour ce point de vue, non qu'il rejette l'enseignement coranique, mais parce qu'il s'est développé dans une atmosphère de persécutions et dans des bains de sang. Le petit-fils du Prophète, Husayn, est tué à Kerbalâ' et son corps, criblé de blessures, est foulé par les sabots des chevaux de dix volontaires, puis décapité. A la suite de ce triste événement, les partisans de la branche 'alide se reprochent de ne pas avoir suffisamment assisté leur imâm et forment le groupe des pénitents (al-tawwâbân). Or comment pouvaient-ils comprendre les souffrances de Husayn sans penser qu'elles avaient un sens et une valeur ? Si le Christ n'a pas été crucifié, Husayn a été martyrisé. Il s'est donc développé chez les shî'ites une spiritualité à partir de laquelle ils auraient pu sympathiser avec certaines valeurs chrétiennes. Mais ils ont toujours été trop occupés de pleurer les malheurs de 'Ali et de ses fils, Hasan et Husayn, pour s' intéresser aux souffrances du Christ dont le Coran ne parle pas. Néanmoins, il ne fait pas de doute que l'esprit du shîisme a fortement contribué au développement de la mystique musulmane, même sunnite. Et c'est peut-être grâce à cette influence que nous avons pu voir se dessiner un Jésus qui reste sans doute un prophète de l'Islam, mais qui s'intériorise et qui se spiritualise, devenant ainsi la figure d'un idéal religieux dans laquelle les Chrétiens peuvent retrouver un certain nombre de traits qu'ils adorent dans le Christ, fils de Dieu fait homme.

Mais on voit, par ce rapide survol historique, qu'il n'y a pas lieu de modifier la conclusion à laquelle nous avons abouti à travers l'étude des commentateurs du Coran".

Il s'agit donc là de réflexions supplémentaires et de perspectives d'ouverture que l'auteur entend proposer au lecteur pour que celui-ci, trop conscient des différences et même des oppositions, n'en soit pas pour autant découragé, mais en ressorte rasséréné et réconforté. Si Jésus-Christ demeure ainsi le "signe de contradiction" (comme il l'avait d'ailleurs annoncé), il exerce aussi une secrète et puissante fascination sur bien des consciences que l'approche du Mystère de Dieu rend exigeantes et généreuses. Auprès d'elles, il est vrai, il s'agit moins de parler du Christ que d'en revivre l'expérience spirituelle (en y incluant le Mystère de Mort et de Résurrection). Deux documents Comprendre, saumon (n° 17, 28/11/57 et n° 34, 15/6/60) ont décrit jadis ce que peut être Jésus dans les écrits de quelques penseurs musulmans et ce qu'est Le Christ vu par des écrivains musulmans contemporains. Dans un autre document (n° 88, saumon, 15/12/68), A. MERAD s'est expliqué sur les dimensions exceptionnelles que prend Le Christ selon le Coran. Boutros HALLAQ a pensé utile de présenter La poésie arabe et le Christ (Comprendre, saumon, n° 135, 17/5/76). Enfin, les deux conférences chrétiennes de Cordoue II (1977) sur les Attitudes chrétiennes devant la présentation islamique de Jésus et Jésus et son Message ont été fournies par Comprendre, saumon, n° 145, 19/9/77, et n° 78/3, 7/3/78.

L'ouvrage du Pr R. ARNALDEZ est donc un élément nouveau à ajouter à cette ample documentation : avec lui, c'est le regard sympathique - mais musulman - de six témoins historiques de l'Islam classique sur la personne et le message de Jésus qui nous est proposé. Puisqu'il inspire encore nombre de mentalités contemporaines, dans le monde musulman, il était donc utile qu'on s'y attarde ici plus qu'à l'ordinaire, afin que l'on sache exactement ce que chacun sait, pense et dit de Jésus.

Maurice BORRMANS

